

MIRBEAU ET DARIEN DÉGONFLENT LES BAUDRUCHES

Alors que Mirbeau brosse, dans *Le Calvaire* et *Sébastien Roch*, un tableau saisissant des horreurs du front, Georges Darien évoque, dans *Bas les cœurs !*, le comportement des civils qui se tiennent à “l’arrière”. Belle occasion de fustiger les palinodies et les lâchetés de ces bourgeois et autres et de dénoncer l’acharnement des nantis sur les Communards vaincus.

CANDIDE

Pour atteindre ce but, Darien fait d’un adolescent le narrateur de cette triste histoire, qui a cependant pour résultat de transformer l’enfant candide qu’il était. La défaite est de nature à dégonfler les baudruches et à lui faire prendre conscience du “bourrage de crâne” auquel il a été soumis. Roman de formation, donc, comme *Le Calvaire* ou *Sébastien Roch*, à cette différence près que Jean Mintié et Sébastien sont soldats. Mais, dans le cas d’un auteur et de l’autre, il s’agit bien de présenter les faits de telle manière que la défaite de l’armée impériale¹, armée coloniale et armée de guerre civile, apparaissent comme inéluctables et j’aurais pu intituler cet article : “Chronique d’une défaite annoncée”², défaite que l’on pouvait augurer du fait du comportement de “l’arrière” et de la situation faite à nos soldats placés au contact avec l’ennemi.

RECTEUR SPIRITUEL

Lors de ce qu’il faut bien appeler un parcours initiatique, l’adolescent s’apercevra qu’une incommensurable sottise submerge le monde et apprendra à se méfier de ce que les adultes présentent comme des certitudes : “*La multitude voit bête*” (Flaubert). Sur le chemin de la vie, le garçon rencontre un recteur spirituel (cf. le Bolorec de Sébastien Roch), en la personne du père Merlin — comme l’Enchanteur — qui, sans lui imposer ses vues, l’incite à réfléchir, sans lui dorer la pilule puisqu’il le prévient que la lucidité se paie souvent pas la douleur : “*Ce sont les convaincus qui souffrent*” (p. 279).

CAUCHEMAR

Et, parce que Merlin ne pratique pas le prêchi-prêcha auquel nous ont habitués les propagandistes de tout poil, Darien recourt à une écriture qui n’en remet pas. Ce n’est pas nécessaire puisque le récit porte en lui-même la dénonciation des mensonges des classes dites supérieures. Le recours au code herméneutique est occasionnel, mais s’impose lorsqu’il s’agit de signaler, non seulement la présence de l’“*insolite*” (p. 109), ou de l’“*imprévu*”, de l’“*inattendu*” (p. 111) — signe avant-coureur de la mort —, mais aussi le “*cauchemar*”, au propre comme au figuré, que fait naître cette danse macabre apocalyptique, cette guerre de gueux, de morts en sursis (“*attendant la mort*”), “*cassés*” avant même d’être blessés, “*spectres de soldats*” : Bolorec aperçoit la batterie “dans une sorte de rêve affreux, de brouillard rouge, au milieu duquel le capitaine revenu, droit sur son cheval, commandait en brandissant son sabre, au milieu duquel des soldats s’agitaient tout noirs” (S.R., p. 1073). “*Gestes cassés et fous*” de colonnes “*débandées et hurlantes*”, “*chevaux sans cavaliers*”, “*la crinière horripilée*”, “*emportés en de furieux galops de cauchemar*” (S.R., p. 1076). La mort “*appesantit son horrible griffe sur ces visages émaciés*”, ces membres qui pendent, “*vidés de sang et de moelle*”, “*charognes livrées au croc des chiens³ rôdeurs, au bec des oiseaux nocturnes*” (C., p. 66). “*J’eus la vision soudaine de la Mort, de la Mort rouge*”, très poésque, “*debout sur un char que traînaient des chevaux cabrés, et qui se précipitait vers nous, en balançant sa faux*” (C., p. 75). Après (ou pendant) l’épuisement, les privations : la

¹ Mirbeau ne se montre pas plus tendre envers l’armée de la République que Darien envers la République elle-même.

² Cf. Claude Herzfeld, “Chronique d’une défaite annoncée”, in *Napoléon, Stendhal et les Romantiques*, textes réunis par Michel Arrous, Eurédit, 2002.

³ Cf. le “songe” d’Athalie !

Peur (cf. Pierre Mac Orlan) qui transforme “*une charrue abandonnée dont les deux bras se dress[ent] dans le ciel*” en un “*monstre*” aux “*cornes menaçantes*” (C. p. 89). “*Ombre inquiétante*” (S.R., p. 1065) de cette armée acousmatique ou “*silhouettes démoniaques*” (C., p. 82). Monstre de l’Apocalypse, nouvel avatar de Moloch, la guerre “*se gonfl[e] de viande humaine*” (C., p. 54).

CODE HERMÉNEUTIQUE

Cauchemar que constitue l’“*affreuse*” (pp. 146, 249, 259 & 270), l’“*épouvantable*” (p. 147 & 157), l’“*horrible*” (pp. 111, 241, 270 & 273), l’“*infâme*” (p. 132) guerre de 1870-71 dont on pourrait imaginer, à l’arrière, si les planqués avaient un cœur, le caractère “*atroce*” (p. 270). Jean fait un rêve “*étrange*”, dans lequel il voit passer le paysan que les Prussiens escortaient, celui qu’on a fusillé. Il lui semble entendre des hurlements et il se voit poursuivi par son grand-père “*qui étend des mains toutes rouges*” (p. 256). Vision “*affreuse*” (pp. 146, 249, 259 & 270). D’ailleurs, l’adolescent entend-il, autour de lui, autre chose que des “*phrases cruelles*” (p. 106), “*féroces*” (pp. 181 & 266), qui sont bien de nature à susciter l’“*angoisse*” (p. 273), la “*peur*” (pp. 108, 113 & 260), la “*frayeur*” (p. 250), l’“*effacement*” (pp. 157 & 212), la “*terreur*” (pp. 109, 163 & 270), à le “*terrifier*” (pp. 68, 123 & 257), mots qui appartiennent au registre mirbellien du “*terrible*” (pp. 45, 129, 219, 247, 259, 265, 268, 316 & 331), dont l’autre face est le “*grotesque*” (p. 111) ?

IMAGES

Plus que sur l’emploi du code herméneutique, c’est sur l’efficacité des images et des comparaisons, entre autres, que compte Darien pour retenir l’attention du lecteur. Ces comparaisons ne sont jamais gratuites. Antimilitarisme : “*Dans ce parterre, [...] végètent de misérables arbustes gringalets, tout ronds, tondu[s] à la malcontent, comme des caboche[s] de soldats*” (p. 139). Anticléricalisme : “*Ils ont des figures larges comme des derrières de pape, grasses comme des calottes de bedeaux et rouges comme des pommes d’api*” (p. 232). Les régimes politiques en prennent pour leur grade : “*La basse-cour impériale [...] a pris sa volée assez vite pour mettre ses plumes à l’abri*” (p. 115) ; “*La République, [...] c’est une enseigne neuve sur une vieille boutique*” (p. 117). Comique de mœurs : “*... comme si M. Legros était le dieu de la Guerre en personne*” (p. 120). Le vieux prononce “*des phrases cruelles*”, puis il “*adoucit sa voix pour appeler son chien : / — Tatou, tou, tou / du miel sur du vinaigre*” (p. 106).

QUESTION DE SENS

Darien qui, pas plus que Mirbeau écrivant *Le Calvaire*, n’oublie le titre du livre qu’il est en train d’écrire, joue aussi sur le sens propre et le sens figuré : “*J’élève mon cœur. Je grimpe tous les matins sur un arbre de la butte de Picardie pour voir si je n’aperçois pas les Prussiens*” (p. 137). Voici un homme d’avenir : “*Il ira loin. Sur des échasses ?*” (p. 313). Haut les cœurs ! Tel prend au pied de la lettre un certain nombre d’expressions et joue sur le double sens : “*C’est égal, Barbier, vous n’avez pas été long à changer votre fusil d’épaule*” (p. 135). L’antiphrase sert à parodier le discours militariste : “*Ah ! c’est beau, la guerre...*” (p. 297). L’oxymore est bien une plaisanterie appuyée : “*un concubinage en règle*” (p. 285).

FAITES L’HUMOUR !

L’humour est convoqué pour marquer que les choses ne sont pas ce qu’elles devraient être ou le ridicule de certaines réalisations humaines. Les chevaux de bois tournent en rond (comme il se doit) “*au son d’un orgue de Barbarie qui joue le Chant du départ*” (p. 104) ! C’est ainsi que les soldats d’opérette chantent “*Marchons ! marchons*” en faisant du sur-place. Darien a Le Nôtre dans le collimateur : son parc est “*triste à pleurer. S’il y avait des fleurs, au moins, ce serait un peu plus gai : on pourrait se croire dans un cimetière*” (p. 139). À la belle ordonnance du jardin à la française, Darien oppose la liberté naturelle de ces

“mousses à l’alignement incorrect”, de ces “boutons d’or qui poussent là tranquillement sans règle, à la bonne franquette comme si ce n’était pas défendu” (p. 140).

REDITES

Les tautologies mises dans la bouche des personnages soulignent l’inanité des fantoches qui font la leçon bien qu’ils n’aient rien à dire : “*Cette antithèse entre les ruines que fait la guerre et les dons généreux de Cérès ! C’est d’une simplicité... rustique...* ” (p. 146), certainement plus qu’urbaine ! Pléonasme : “*Ah ! je t’apprendrai à faire l’imbécile, idiot !*” (p. 72). Il faut noter à ce propos que les injures sont, le plus souvent, le fait d’individus méprisables : les Prussiens seraient des “*cochons*” (p. 72). Parfois la répétition pure et simple permet de dire son fait au fantoche. Le père de Jean vient de reconnaître qu’il ne sait pas “*faire de phrases*”. Explication : “*Je suis un bon bourgeois*” (p. 331). Le père Merlin le confirme : “*Vous êtes un bon borgeois*” (p. 332), au moment où Barbier s’apprêtait à frapper son fils qui refusait de saluer (et pour cause !) Thiers au moment du passage de sa voiture.

FIGURES MANIFESTES

Les figures mythiques manifestes⁴ sont mises à contribution par les baveux pour “illustrer” Catherine, l’héroïne locale qui se propose de venger son frère en tuant le premier Prussien qu’elle rencontrera sur son chemin : “*Catherine sera une Judith !*” (p. 149). Comique involontaire. Hyperbole à fin humoristique.

CHARGEZ !

C’est cette tendance que l’on retrouve dans la caricature. Voici Germaine : “*Six pouces de jambes et le derrière tout de suite*” (p. 95). À la foire patriotique, des hercules de foire. Voici M. Beudrain (beau-drain parce que c’est une canule ?), acrobate, qui “*lève le bras au plafond comme s’il cherchait la barre d’un trapèze*” (p. 132), le “paternel” de Jean, “*faiseur de poids, les jambes écartées, le bras droit semble tendu semble menacer M. Pion*” (p. 133). Tel présente une figure qui prend “*des tons jaune pâle — une couleur de panade*” (p. 168) ; il “*a changé de ton — de ton, seulement, car il ne peut plus changer de couleur : — il est jaune. — Il parcourt toute la gamme des jaunes, il a été jaune citrouille, jaune coing blet, jaune panade, jaune citron. Présentement, il est d’une nuance mal déterminée, nuance d’omelette — d’omelette baveuse. — Je l’attends au jaune safran*” (p. 194).

AUTONOMIE

Quant à la phrase autonome, elle permet de rendre l’indépendance de la nature par rapport à l’homme : “*Les feuilles mortes ont des frissons singuliers*” (p. 109).

RACCOURCI

L’emploi du rythme ternaire permet de raccourcir les énumérations tout en produisant sur le lecteur une forte impression : “*Tout le monde sait que je suis un corrompu, un vendu, un traître*” (p. 142). Les Prussiens “*ont choisi le Pavillon pour s’y livrer à tous les excès, à toutes les orgies, à tous les outrages*” (p. 249). “*Ah ! saleté humaine ! Ah ! bêtise ! Ah ! cochonnerie !...*” (p. 279).

ANAPHORE

Ici, l’anaphore vient renforcer l’effet produit par le rythme ternaire, tout comme dans l’exemple suivant : “*battus sans l’être, battus avec le beau rôle, battus pour la forme*” (p. 304). On veut minimiser, à l’aide du complément, l’effet désastreux produit par le verbe, mais, en reprenant ce dernier, on souligne que la France est défaite.

⁴ Les figures latentes, au contraire, inconscientes le plus souvent, sont de nature à rendre compte de ce qui constitue l’unité de l’œuvre, la figure de Méduse, par exemple, pour l’œuvre de Mirbeau.

GROTESQUE !

Le grotesque, nous l'avons dit⁵ et redit ici, est l'autre face du terrible. Aussi ne faut-il pas s'étonner si Darien tourne en dérision tous les "bouffons", comme on dit dans nos banlieues sensibles. Voici l'éboueur cocardier "*qui enlève les ordures, le matin*" : il "*a piqué un étendard d'un sou, surmonté d'une plume rouge, sur le collier de son cheval*" (p. 64). M. Beaudrain "*a la jouissance d'une entrée particulière sur une cour du lycée*". Qu'importe s'il s'agit de la cour des cuisines, ce qui classe son homme, c'est de jouir d'un privilège, n'est-ce pas ? "*La cour est petite, sale, puante*" (l'inventaire de ce qu'on y trouve appelle les adjectifs : "*infect*", "*barbouillé*", "*vert-de-grisé*", "*putréfié*"...) ; "*une odeur repoussante monte de cette cour, passe par l'entrée particulière*" (p. 240).

LES FAITS SONT TÊTUS

Jean constatera que les faits parlent d'eux-mêmes pour donner raison à Merlin, mais l'adolescent revient de loin. Famille et Société conjuguent leurs efforts pour le modeler à leur image. Résultat : Jean déplore que son ami Jules ne s'occupe pas de politique ; il le voit à ce que son ami pense que la guerre, c'est "*bien malheureux*" (p. 16). Mais, peu après, il échappe au conditionnement pour considérer le drapeau français comme "*agaçant, gueulard et crapuleux*" (p. 70). Dès les premières pages, on voit la bêtise à l'œuvre dans l'étalage du mauvais goût et, à la différence de son entourage, Jean fait preuve de goût personnel, de goût tout court. Pour "arranger" le jardin de Jules, le père du narrateur suggère de placer "*une jolie corbeille de verveines ou de géraniums au milieu de [la] pelouse*". Encore est-ce après avoir "*réfléchi profondément*" (p. 14). Qu'eût-ce été s'il se fût exprimé à la légère ? "*Ce serait gentil*", dit Jules qui "*renverserait sa maison pour les beaux yeux de Louise*" (p. 15), la sœur du narrateur. Il veut épouser la pimèche bien que le déclenchement de la guerre soit imminent. "*Adorable*", s'écrie Louise. L'incorrigible père poursuit, avec gourmandise : "... *À droite une boule rouge, à gauche une boule verte et au milieu une boule dorée. Hein ? Ce serait gentil ? — Charmant ! Charmant !*" Au narrateur, cela paraît "*bête, tout simplement*" (p. 15), comme au lecteur. Le père Merlin, lui aussi, appelle un chat un chat : "*C'est de la fouterie*", dit-il, à propos des "*hortensias de Gédéon [...] qui ont été primés*" (p. 15).

Jugement de valeur. Sans doute.

AVEUGLEMENT(S)

Si, au début de la guerre, Jean donne raison à ses parents (p. 84) et partage l'enthousiasme guerrier du milieu familial (p. 18), l'idéologie de ses géniteurs sera prise en défaut de lucidité. L'adolescent sera détrompé par l'expérience de la défaite. Les événements se chargeront de lui montrer que son patriote de père ("*Et dire qu'à la maison, on ne parlait que de patriotisme, de défense nationale, de guerre à outrance !*") livre aux Allemands "*les choses dont ils ont besoin pour canonner Paris*" (p. 275). Et on peut se demander si Merlin exagère lorsqu'il affirme : "*Tu serais soldat, que ton père, entends-tu, ton père ? fournirait pour de l'argent aux Prussiens, de quoi établir les batteries qui devraient tirer sur toi !...*" (p. 278).

EUPHORIE

La réalité se charge de mettre en pièces les belles certitudes et l'euphorie que, curieusement et en dépit des expériences passées, fait naître l'état de guerre ("*À Berlin !*" , p. 18, en attendant : "*Nous vaincrons parce que nous sommes les plus forts !*"). On veut rester modeste : "*Nous ne passer[ons] guère le Rhin avant une huitaine de jours*" (p. 7). "*Nous envahirons la Prusse*" (p. 8). "*Avant un mois, nous serons à Berlin*" (p. 10). Et ce n'est pas seulement à l'arrière qu'on se monte le bourrichon . "*À l'avant*", on se fie au "rapport des chiottes" pour imaginer que "*peut-être*", "*à l'heure qu'il est, nous avons déjà*

⁵ Cf. *Le Monde imaginaire d'Octave Mirbeau*, Société Octave Mirbeau/P.U. d'Angers, 2001.

franchi le Rhin ! Nous allons mener cette bataille rondement, va !...” Belle unanimité pour cracher sur l’adversaire qu’on méprise : “*D’abord, la Prusse !... Qu’est-ce que c’est ? Ce n’est pas un peuple, ce que j’appelle... Ça n’est rien du tout !*” (S.R., p. 1059).

“*À la une du Figaro, on se réjouit : La Guerre*” (p. 33) ; “*Il ne faut pas subir la paix*” (p. 76). Les quelques manifestants qui crient : *Vive la paix !* sont traités de “*voyous*” (p. 33) et l’on prétend que ce sont des “*stipendiés de Bismarck*”. On promet aux opposants à la guerre “*le bâillon à la bouche et les menottes aux poignets*” (p. 18). On voit quel camp a choisi Darien : le même que celui de Mirbeau. Guerre à la guerre qui légalise le massacre d’un peuple par un autre “*pour lui voler ses champs*” (Mirbeau, “*La Guerre*”⁶). Et Mirbeau de rêver à un royaume sans armées, sans commissaires de police et sans gendarmes (“*Royaume à vendre*”⁷).

QUAND LE CHAUVIN EST TIRÉ...

Il faut être une canaille pour douter des bienfaits de la guerre. Pour convaincre les gogos, les bobards les plus éhontés sont répertoriés, les uns concernant l’armée du Bien (nous) et l’armée du Mal (eux), Civilisation contre Barbarie, chevaliers (p. 72) contre barbares (p. 304), âmes chevaleresques (p. 77) contre reîtres de la horde. Et ça fonctionne encore !

LA PAILLE ET LA POUTRE

Bien fait pour eux s’ils sont mal ou ne sont pas équipés. Le Droit est à nous. Tableau fortement contrasté, comme il se doit, entre Eux — “*Les services de leur armée sont très défectueux, les vivres manquent*”. (p. 51).— Nous à qui il ne manque pas un bouton de guêtre, comme on sait. En fait, Mintié rapporte que les recrues sont mal équipées (C., p. 53). Nos soldats souffrent du froid : leurs capotes sont “*mouillées par les averse*” “*lente[s] et froide[s]*” (C., p. 57) pendant des attentes interminables ponctuées d’ordre de marche suivi de “*contrordre*” (C., p. 62). Cet immobilisme ambulatoire a de quoi faire retomber l’enthousiasme, d’autant plus que les “*gradés*” négligent également d’entretenir le moral des troupes. Et parce que cette armée française est, avant tout, une armée “*intérieure*”, davantage préparée à faire la guerre aux civils français⁸ qu’à affronter l’ennemi, les serviteurs appointés de l’Ordre, qui méprisent ceux qu’ils⁹ appellent les “*hommes*”, coupables, selon eux, de délit de “*sale gueule*” (C., p. 71) et les “*traitent comme des chiens*” (C., p. 63), sont menacés, par les soldats placés sous leur commandement : “*J’ai tué le capitaine*” (S.R., p. 1075). Le ras-le-bol généralisé explique les nombreux cas de désertion : “*Que de fois j’ai vu des soldats se débarrasser de leurs cartouches qu’ils semaient le long des routes !*” (C., p. 54). Certains sont tentés de mettre fin à leurs souffrances : “*Je me demandais s’il ne valait pas mieux en finir tout de suite, en me pendant à une branche d’arbre ou en me faisant sauter la cervelle d’un coup de fusil*” (p. 69). Mintié, quant à lui, se forge, par le rêve, une félicité digne d’un conte de fées, il trouve une compensation à sa misère dans ce rêve de bonheur : dans “*l’espoir naïf*” de trouver “*un abri et du pain*” (C., p. 59), il se fait l’effet de l’enfant perdu sur qui les lumières d’une maison font “*l’effet de deux bons yeux, de deux bons yeux pleins de pitié*” qui l’appellent, lui “*sourient*”, le “*caressent*” (C., p. 59).

LA PAILLE ET LA POUTRE (SUITE)

⁶ *In La France*, 10 septembre 1885 (C.P., p. 89).

⁷ *In Le Gaulois*, 29 avril 1883 (C.P., pp. 51 et 54-56).

⁸ Les pages abondent où Mirbeau montre l’armée française “à l’œuvre”, en France : pillage légalisé (C., p. 70) qui provoque la “*panique*” (p. 80) des paysans qui excipent en vain de “*leur qualité de Français*” (p. 79). Politique de la terre brûlée pratiquée, en France, par l’occupant français, dévastation de la nature (pp. 77-79).

⁹ Les privations imposées aux soldats et le dénuement dans lequel ils se trouvent font d’eux “*des chiens affamés*” qui se disputent “*gloutonnement*” (C., p. 65) la nourriture, “*comme des loups*” (C., p. 100). La colère des damnés de la terre ne demande qu’à tomber dès que la peau du ventre est, de nouveau, bien tendue (C., p. 95). On ne fait pas la révolution avec des révoltés” (Jaurès).

Pendant ce temps, on prétend que les forces ennemies sont minées par le manque d'argent, l'insoumission, les redditions en masse, la désertion ("*Six cents Badois affamés sont venus se faire héberger chez nous*" (p. 62), — et patati et blabladois... — tout en leur reconnaissant une supériorité numérique, mais que peuvent des hordes immondes de "*barbares [qui] meurent de faim*" contre "*une poignée de Français*" (p. 72), courageux par définition ? Il nous sera donc facile de les vaincre. Mais qui ne voit que, à sous-estimer l'ennemi, outre que l'on s'aveugle, on amoindrit l'importance d'une éventuelle victoire.

MARS... MARSEILLAISE

Foi de charbonnier dans la supériorité de notre armement, dans "le Chassepot" qui a fait merveille. C'était à... Solferino ! Et puis, "*nous avons la Marseillaise*" (p. 19), à l'audition de laquelle de laquelle Mme Pion se pâme. "*Avec la Marseillaise, [...] le Français est invincible*" (p. 71). Chez Mirbeau, c'est Sébastien qui fait un sort à l'hymne national en juxtaposant, d'une manière significative, "*les chants de Marseillaise*" et "*les refrains obscènes*", comme si patriotisme et pornographie étaient synonymes, les deux faisant appel, il est vrai, aux plus bas instincts. Et de s'étonner que des jeunes se mettent à hurler dès que la guerre est déclarée : "*Pourquoi chantent-ils ? Ils n'en savent rien. [...] J'ai remarqué que le sentiment patriotique est, de tous les sentiments qui agitent les foules, le plus irraisonné et le plus grossier : cela finit toujours par des gens saouls...*" (pp. 1056-1057).

LES DÉCISIONNAIRES

"Intox". Toujours des assertions : "*le fait est...*" Quel fait ? On déclare, péremptoirement, que "*les Allemands ne sont guère de taille à se mesurer à nous*" (p. 51), les impudents imprudents. C'est l'évidence et, quand ce n'est pas l'évidence, c'est "*l'instinct qui [nous] le dit*" et "*l'observation profonde qui [nous] le démontre*", soutient le professeur auto-proclamé compétent (p. 51). La présomption ("*J'en fais mon affaire*", p. 75) du chef du nouveau cabinet, le général de Cousin-Montauban, le vainqueur de la Chine, n'a d'égale que la présomption de "l'arrière" qui tient à "*planter d'avance des drapeaux tricolores sur la route de Berlin*" (p. 165).

LA GRANDE ILLUSION

Les illusions sont bien utiles pour arranger nos affaires. Nous aurons donc des alliés : "*L'Autriche et l'Italie vont nous venir en aide*" (p. 76). Tiens ! nous aurions donc besoin d'aide ! On imagine des impossibilités qui se révéleront tout à fait... réalisables : "*On ne prend pas une ville comme ça*" (p. 80) ; "*Les Prussiens ne pourront pas, tout naturellement, investir complètement la capitale*" (p. 126). Ils se sont gênés !

HAUT LES CŒURS !

Ce bel optimisme explique l'inconscience avec laquelle la déclaration de guerre est accueillie : la famille parle de fleurs, d'arbustes (p. 15). Les troupiers, eux, ont parfaitement conscience qu'on les envoie au casse-pipe : "*C'est peut-être le dernier litre que je boirai que vous m'offrez là. [...] — Nous vous en offrirons bien d'autres, quand vous reviendrez vainqueurs !*" (p. 49). On s'amuse de ce que l'on considère comme de la naïveté : peut-on envisager sérieusement que la France soit vaincue ?

MOBILISATION DE L'“ESPRIT FRANÇAIS”

La belle insouciance est fondée sur la conviction que la guerre sera fraîche et joyeuse et de courte durée (guerre-éclair), alors que Sébastien reste "*un mois entier à Mortagne, à faire l'exercice, à s'entraîner pour la campagne prochaine*" (p. 1061). La preuve qu'on ne s'en fait pas, c'est que l'on s'amuse, la guerre est propice à la manifestation de ce que l'on a coutume d'appeler "l'esprit français". C'est ainsi que dans un journal illustré, une caricature représente "*un militaire faisant ses adieux à sa païse*" : "*— Un tour de Rhin et un tour de Mein, et je reviens*" (p. 56). Tirs forains : "*Lorsqu'on plante la flèche au milieu du noir, une*

porte s'ouvre et l'on voit le roi de Prusse sur son trône — celui où il va à pied, bien entendu” (p. 105).

LA “DER DES DER”, DÉJÀ !

Le rôle de la propagande consiste à prétendre que le sang versé ne l'est pas en vain, bref, à conclure que la guerre est utile pour assurer la paix éternelle : *“Ce sera le dernier sang versé !”*, ce sera la *“der des der”*, toujours remise, comme les chansons, au lendemain. Car il y a toujours quelque revers sur lequel il convient de se revancher : *“Nous avons 1813 et 1815 à venger”* (p. 8). Le temps ne fait rien à l'affaire... On est prêt à essayer de nouvelles défaites quand on ne veut pas reconnaître que l'on a été battu, que l'on se refuse à rechercher les causes de la défaite, recherche qui devrait amener à se remettre en cause et, peut-être, se mettre à la place de l'adversaire. Souffrant du complexe de Ganelon, quand viendra Sedan, la France, avec une belle *“unanimité touchante”* expliquera que, *“si nous sommes vaincus, c'est que nous avons été trahis, vendus, livrés”* (rythme ternaire). *“Infâme Lebœuf ! Infâme Palikao !”* (p. 132), ce même Palikao (général de Cousin-Montauban) qui était porté au pinacle peu de temps auparavant (p. 75).

PAROLES VERBALES

On a de plus en plus recours aux bobards à mesure que l'heure de la défaite approche: une épidémie s'est abattue sur l'armée allemande, la garde du général de Moltke et Frédéric-Charles ; Bismarck a la colique et *“le roi Guillaume est devenu subitement fou”* (p. 90). Au front, nos soldats sont à l'abri puisque *“notre admirable corps d'éclaireurs [...] sonde le terrain devant chaque soldat”* (p. 55), peut-être la mer devant chaque marin. Aussi, les succès ne se font-ils pas attendre : *“Une partie de la flotte française bloque Koenisberg et une autre partie, Dantzig”* (p. 84). Plus le mensonge est gros, plus il a des chances d'être pris pour la vérité : *“Trois divisions allemandes ont été culbutées dans les carrières de Jaumont”* (p. 85). Un “succès” (?) est monté en épingle : *“Une grande victoire — chèrement achetée, il est vrai — à Grandpré”* (p. 90) Victoire ? Voire ! Les lettres envoyées par les soldats parlent de *“l'indiscipline générale de l'armée française et de l'organisation pitoyable de l'intendance militaire”* (p. 90) que la propagande présentait comme un modèle du genre (p. 19). On comprend que, dans ces conditions, *“la gare de marchandises de Reis [ait] été mise au pillage par trois ou quatre cents traîneurs du corps de Failly”* (p. 91). Les “trouffions” sont *“mal nourris — et, le plus souvent, pas nourris du tout —”* (C., p. 53). Pas de café le matin, pas de soupe le soir et les gourdes sont vides (C., p. 57). Et, en prévision d'une défaite plus (!) rapide, l'intendance a reçu *“l'ordre de battre en retraite, au moment précis de la distribution”* (S.R., p. 1063). *“Des rixes sanglantes [éclatent] pour un pot de rillettes”* (C., p. 55). Bref, les régiments sont victorieusement *“disloqués”* (p. 90) !

LA GRANDE DÉSILLUSION

Faits prisonniers par les Prussiens, les Français marchent, l'air abattu, désespéré (p. 166), guère plus que les combattants décrits par Mirbeau, *“volontaires vagabonds”, débraillés, “déguenillés, harassés, farouches”, “vêtus de pantalons d'artilleurs et de vestes de tringlots”, “détachements” sans chefs, “sans cohésion, sans discipline”* (C., p. 53), *“ramassis de soldats errants”* arrachés *“violemment”* (C., p. 54). Les propos les plus alarmistes ont l'heur de les satisfaire : ils permettent à ces réprouvés d'envisager une fin rapide des hostilités ... et de leurs souffrances (pp. 74, 75 & 81).

LA PEAU DE L'OURS

L'arrière a vendu inconsidérément la peau de l'ours... *“Nos armes auraient remporté une éclatante victoire”* (p. 107), qui s'avérera pas si éclatante que ça ! Mais qu'importe l'emploi du conditionnel marquant une supposition : la confiance dans notre supériorité est telle qu'*“on pavoise alors que l'on n'a pas confirmation de la victoire”* et on pourra l'attendre longtemps, puisque la bataille n'a pas eu lieu (p. 66). On a pris pour de

l'argent comptant ce qui n'était qu'un canard, un coup de Bourse (p. 71). On fera, contre mauvaise fortune, bon cœur : *“Nous n'aurons la peine d'héberger ni le roi de Prusse, ni ses 40 000 hommes”* (p. 70). Et malheur à qui ne pavoise pas ! Le propriétaire d'un café ne pavoise pas : sa femme est Anglaise. Un vieux monsieur placide, atteint d'espionite *“aveugle”* (p. 84) s'écrie : *“Ce sont des Prussiens !”* (p. 67). *“Pourquoi vient-il manger notre pain, alors ? ”* (p. 69). Cruauté : *“On devrait tous les expulser, dans ce moment, les étrangers, ce sont tous des espions”* (p. 70).

DÉFENSE ÉLASTIQUE

Les faits opposent un démenti cinglant à ce qui procédait d'un optimisme béat. Méthode Coué : *“Bazaine va opérer sa jonction avec Mac-Mahon”* (p. 82) ; *“Bazaine marcherait vers Mac-Mahon”*. Les Prussiens sont vainqueurs : *“Wissembourg est pris ! ”* (p. 65). Qu'à cela ne tienne ; un partout : *“Nous sommes manche à manche avec les Prusseins, dit M. Pion, mais à nous la belle “* (p. 65). La guerre ? un jeu, vous dit-on. On présente la prise de Wissembourg comme *“une faute commise par l'armée prussienne”*, une victoire *“à la Pyrrhus”* (p. 71). En livrant la France à l'invasion allemande, repli présenté comme une *“tactique divine”*, l'armée prétend avoir pris l'ennemi au piège (p. 74) : *“Les Prussiens sont à bout de souffle”* (p. 73). Peu après, on apprend que *“Bazaine est coupé”* (p. 87) et que Mac-Mahon est refoulé (p. 108). Derechef, on prétend que c'était voulu : *“Le maintien des communications du maréchal avec Verdun et Châlons n'entraîne pas dans les plans du commandant en chef”* (p. 87). Et on apprend que *“Bazaine a capitulé”* (p. 234). On avait déjà aperçu les Prussiens à Ablon (p. 131).

UNE DÉFAITE QUI NOUS HONORE

Mais, si l'on croit facilement à la victoire, on a du mal à reconnaître la défaite : un journal peut bien donner *“les détails les plus circonstanciés sur la capitulation. Malgré tout, on refuse de croire au désastre”*. L'empereur *“a été fait prisonnier avec ses 80 000 hommes”* (p. 111). *“Mensonge ignoble”* (p. 65). Ce qui n'empêche pas de qualifier cette capitulation — que l'on nie — d'*“honorable”*, de *“très honorable”* (p. 161) ; variante : *“horrible”* (p. 111). Les bonnes excuses : *“Nous avons été surpris, [...] écrasés sous le nombre”*, comme Roland à Roncevaux.

ON A FAILLI GAGNER

Dans ce climat de mensonge, quelle différence pourrait bien subsister entre avoir *“failli vaincre”* et avoir effectivement vaincu, entre avoir failli aller à Shanghai, comme Tartarin de Tarascon, et s'y être réellement rendu ? D'ailleurs, chacun sait qu'il faut convertir toute défaite française en victoire morale, voir Alésia, Roncevaux, Fontenoy, Waterloo, Sedan... : *“Nous sommes battus par les Prussiens, mais battus glorieusement, héroïquement”* (p. 72). Cela vaut toutes les victoires ignominieuses. Quand nos ennemis triomphent, *“c'est lâchement : ils s'embusquent pour surprendre les corps les plus faibles et les écraser sans danger”* (p. 72), à un contre dix. Échec, on en convient, mais *“succès moral”*. Et certains, comme Léon, ont *“une aptitude spéciale à expliquer et à justifier nos revers”* (p. 305). Placés dans de telles conditions de température, de pression, etc., nous aurions eu tort de remporter la victoire !

MAUVAISE FOI

Dans bien des circonstances de la vie (et de la mort), affaires publiques, affaires privées, nous faisons religion de la mauvaise foi : *“Dubois vient de prouver, dernièrement, que le pré appartient bel et bien à la commune, et il a fourni des pièces qui établissent le fait. — Ce sont des faux ! hurle mon grand-père”* (p. 99).

HÉROÏQUES, MAIS PAS TROP !

Encore heureux lorsque l'esprit de clocher ne vire pas à la cruauté pure et simple. Ce n'est pas à la guerre déclarée par Napoléon III qu'on s'en prend, mais à Sainte-Ragonde qui, "*quatre fois plus grand*" que Chatelbeau, n'a pas eu un seul garçon tué, alors que la commune en compte déjà trois. De quoi crier à l'injustice !

PAS DE QUARTIER !

Deux mille ans de christianisme ont abouti à l'abandon de toute compassion : " — *On [...] a tué huit [insurgés] sous la porte cochère... — Huit ! s'écrie mon père. Ah ! tant mieux*" (p. 320).

ON A ÉTÉ VENDUS !

Les outrances verbales à l'adresse du seul Prussien lorsque l'on attend la victoire, visent, dans la défaite, l'Empereur déchu et ne peuvent être qu'inopérantes : "*Bismarck, Guillaume et Badinguet [...], on devrait leur infliger des supplices affreux [...]. — Les faire griller*" (p. 146). M. Beaudrain préconise, quant à lui, le pal, l'écartèlement, voire l'écorchement (p. 147).

ACTION PSYCHOLOGIQUE SPONTANÉE

D'une manière générale, le franchouillard seconde, à sa façon, l'état-major. Et qu'importent les souffrances qu'endurerait le soldat si l'on avait recours aux "solutions" préconisées par les butors : beaucoup de soldats sont morts de fatigue, "*chaussures mal faites, trop grandes, trop petites*" ? Qu'à cela ne tienne : il suffirait simplement "*d'habituer les soldats à marcher pieds nus*" (p. 89). On revoit la stratégie comme le supporter "refait le match" : "*Ah ! ç'aurait été un coup à tenter, pourtant : pendant que les Prussiens sont occupés en France, jeter 100 000 hommes sur leur territoire*" (p. 88). L'exemple, qui n'en constitue pas moins un bon exemple d'enfantillage, vient de haut : "*On admire le Prince Impérial qui, avec ses soldats de plomb, rejoue Waterloo et transforme la défaite en victoire*". Commentaire de M. Pion : "... *c'est beau ! Et nous douterions de la victoire !*" (p. 54). À qui le pompon de l'enfantillage ?

ON NOUS A MENTI !

Occupés par les Prussiens, les xénophobes Français découvrent qu'on leur avait menti en représentant les Allemands "*comme d'affreux barbares*", alors qu'ils sont "*fort civilisés*" (p. 175), à présent ! Catherine, que l'on considérait comme une héroïne, parce qu'elle voulait venger la mort de son frère en tuant le premier Prussien qui se présenterait (p. 148), inquiète à présent que l'heure est à la collaboration : "*C'est cette damnée Catherine qui m'inquiète*" (p. 181). Et si elle persistait dans sa résolution ? D'ailleurs, pour étouffer toute velléité de résistance, on enfouit ses armes dans le sol (p. 152). M. Legros ne tient pas à être pris par les Prussiens pour un soldat : il "*n'a plus son uniforme ; il est en civil. Il m'a même l'air de trembler très fort*" (p. 160).

QUI T'A FAIT ROI ?

On pourrait demander à ces gens qui, dans la défaite, accablent Badinguet, s'ils ne se sentent pas un peu responsables du gâchis. Leur seule excuse : le fait accompli. En fait, c'est par lâcheté qu'ils se sont soumis : " — *L'Empire était établi, j'ai bien été forcé de l'accepter*" (p. 116). "Les Français ont la mémoire courte", constatait un maréchal félon qui, pour une fois, ne se mettait pas le doigt dans l'œil comme il est de coutume chez les "dignitaires". C'est ainsi que M. Legros, en quête de "Sauveur suprême", dans la défaite, prône Thiers, ce "*grand homme*", ce "*citoyen illustre*" (p. 238), qu'il prenait comme tête de Turc peu de temps auparavant : "*Avez-vous vu comme le marquis de Piré a cloué le bec à Thiers, au Corps législatif ? — Vous êtes la trompette des désastres de la France. Allez à*

Coblentz !” (p. 17). Thiers est traité de “*vieille canaille*” (p. 16) parce qu’il ne trouve pas de motif avouable de guerre (question Hohenzollern).

CLOVIS A BIEN EMBRASSÉ LE CULTE DE CLOTILDE

Question culte de la personnalité, on en connaît, en France, un rayon. Ça commence par la glorification de la Famille. Le père du narrateur lui interdit de ramasser du crottin pour le père Merlin : “*Un Barbier ramasser du crottin !*” Aurait-il “*l’intention de devenir républicain*” ? (p. 37). Que dire, alors, de nos gloires nationales ou réputées telles. Reproche-t-on à Le Nôtre d’avoir été “*décidément au-dessous de tout comme jardinier*”, il y aura quelqu’un, comme M. Beaudrain, pour dire : “— *C’était le modèle des fils !*” Avis autorisé puisque ce monsieur fait apprendre par cœur, dans les *Morceaux choisis*, une pièce où il est question de la piété filiale du planteur de buis (p. 138). Comme à un grand magasin réputé, on fait confiance au gouvernement, à “*ceux qui nous gouvernent, qui vont nous mener à la victoire*” (p. 43), les yeux fermés (on aurait présumé, et de loin : ouverts !).

PALINODIES

La défaite laisse le champ libre aux rénégaats. Le père du narrateur se gausse de M. Pion qui “disparaît” à présent que “l’écho manque” lorsqu’il pousse ses cris de “Vive l’Empereur !” (p. 116). Le père Merlin lui fait observer qu’il semblait bien s’entendre avec Pion et conseille celui qui ferait bien de balayer devant sa porte : “*Criez donc : Vive l’Empereur ! comme le mois dernier*” (p. 134). Aux retournements de veste (le père et la sœur du narrateur, qui “*faisaient grise mine au père Merlin, depuis pas mal de temps, lui font bon visage, aujourd’hui*”, p. 283) s’ajoute le double langage : le père Toussaint “*a des pleurs dans la voix*” quand il évoque la prise d’otages par les Prussiens, alors qu’il flatte le vainqueur dont il admire les “*effets foudroyants*” (sur les soldats français !) des canons Krupp (p. 180).

VIVE L’EMPEREUR (L’AUTRE) !

Le 18 janvier 1871, la proclamation de l’Empire d’Allemagne qui est né de la défaite française, est saluée par la foule qui “*regarde, applaudit même, comme elle a déjà regardé et applaudi lorsque des réjouissances semblables ont célébré la capitulation de Metz*” (p. 285). On a oublié les rodomontades de naguère : “*À Berlin ! à Berlin !*” (p. 18).

LE DÉSENCHANTEUR MERLIN

Belle occasion de tirer les leçons de l’Histoire ! Le père Merlin ne se gêne pas pour mettre le nez des patriotes dans leurs excréments. Ces gens, qui disent, à qui veut les entendre, que l’Histoire se répètera (et il est vrai que la répression de la rue Transnonain sera reprise, p. 278), mais, du passé, on ne veut retenir que les épisodes réputés glorieux. Pour se rassurer, on rappelle “*l’immortel élan de 92*” (p. 52). On ne retient de la chronique de la défaite annoncée que les batailles gagnées par Napoléon Bonaparte : “*En 1806, [...] Iéna*” (p. 51). Et pourtant, de Iéna en Eylau, Napoléon conduit les Prussiens à Paris. Mais la défaite finale est oubliée : “*Vous croyez que, lorsqu’on a vaincu successivement tous les peuples de l’Europe, on peut se laisser flanquer une volée par ces pouilleux de Prussiens ?...*” (p. 84). Le patriotisme ! “*Une nouvelle trouvaille du siècle ! Une création toute nouvelle ! Une invention des bourgeois émerveillés par la légende de l’an II. [...] Le passé pris à témoin du présent ! Les fantômes devant les fantoches*”, hébétés par les panaches et les chamarrures de l’Empire. “*Et puis la débâcle : encore le patriotisme...*” (p. 276).

AXOLOTL

Imputable à notre néoténie, la puérité a partie liée avec la bêtise : “*Le soleil de juillet qui fait briller les armes et étinceler les cuirasses, vous met du feu dans le cerveau, [...] l’or des épauettes et les broderies des uniformes éclatent au soleil*” (p. 44). Que les Prussiens aillent se rhabiller ! Vainqueurs, d’accord, mais à quel prix ! “*Leur tenue est trop*

sombre, pas élégante pour un sou ; pas de dorures, pas d'aiguillettes, d'épaulettes, de clinquant, de parades” (p. 190). Le bourgeois est un “mouton affublé d'une peau de tigre. Cet imbécile qu'un plumet rend enragé et qu'une épaulette fait rêver de batailles... et qui ne comprend même pas, l'abruti, pourquoi les meneurs de nations tiennent à faire, de temps en temps, un charnier de leurs peuples...” (p. 279).

IL-LUCIDITÉ

Dans ces conditions, l'auto-critique est rare et considérée comme une trahison : “Nous sommes tellement bavards, nous autres, si prompts à cancaner et à dénigrer, que nous avons besoin d'une leçon” (p. 77). Rétrospectivement, les paroles des gobe-mouches prennent un saveur (tragi)-comique et en disent long sur l'aveuglement des admirateurs de Napoléon III et consorts. Bazaine, “un enfant de Versailles” (p. 53), qui avait la cote, est vaincu. On s'aperçoit qu'on avait misé sur le mauvais cheval.

LES AFFAIRESSONT LES AFFAIRES

La cupidité mène à la trahison : “Il a reçu [de l'argent] pour vendre l'officier de francs-tireurs qu'on a fusillé” (pp. 252-3). Le mercantilisme rend inconscient : “Si les Prussiens ont besoin de bois [pour établir des batteries], on serait bien bête de ne pas leur en fournir [...] — C'est pour bombarder Paris, vous comprenez” (p. 261). La bourgeoisie française, grâce à la défaite, va pouvoir se consacrer à la guerre civile avec la complicité des Prussiens : “Gare aux francs-tireurs ! [...] — ces brigands de Parisiens [...] Si les Prussiens avaient besoin de quelqu'un pour les aider, je leur donnerais bien volontiers un coup de main” (p. 207). Des “émigrés de Paris” fuyant Paris devant la Commune accourent “s'abriter derrière les baïonnettes des soldats qu'on fait revenir d'Allemagne [...] pour combattre l'insurrection” (p. 310). Alors que l'intention de Bismarck était de forger l'unité allemande grâce à la guerre étrangère, la bourgeoisie française considère que “la patrie est forte, maintenant qu'elle vient de recevoir, dans sa victoire sur la Commune, le baptême de sang nécessaire ” (p. 330)¹⁰. Supériorité de la guerre civile, que l'on sait mener, sur la guerre étrangère, qui ne nous réussit pas : on se bat “pour le maintien d'un intérêt de classe... Cela est clair” (“Âmes de guerre”).

PARC À CHAIR

La France serait-elle destinée à devenir, à chaque conflit social, un “parquage [...] de chair à canon” (p. 286)¹¹ ? “Attends un peu, mon garçon, attends un peu, et tu verras de drôles de choses, plus tard... / Tout le mode soldat !... Tu verras ça... Plus de peuples : des armées” (p. 279). On voit que, comme Mirbeau, Darien, par l'intermédiaire de son porte-parole probable, nous fait part de son peu de confiance dans l'avenir de l'espèce humaine et la caporalisation à laquelle l'Allemagne, entre autres, a été soumise est de nature à donner raison aux misanthropes. Le troisième millénaire dont les “ravis” nous rebattent les oreilles a de quoi rendre pessimistes tous les Jean et les Merlin, les Darien ou les Mirbeau de la terre !

LE CULTE DE L'HUMANITÉ

Cependant, parce que le message du roman de Darien n'est pas univoque, il faut faire la part qui convient à la compassion professée par Jean : “J'éprouve des sentiments que je n'ai jamais éprouvés. Je rêve de fraternité et de justice. Et tout le reste me semble très bas, très bas” (p. 280), très “bas les cœurs” ! L'“éducation” donnée par le père Merlin a porté ses fruits. L'apprentissage est une réussite : “Je ne veux pas grandir dans l'étouffante atmosphère familiale comme les plantes que l'on fait pousser dans les serres chaudes” (p.

¹⁰

¹¹ Le “chirurgien” militaire du Calvaire “désarticul[e] [...] le pied d'un petit soldat, encore chaussé de ses godillots !...” (p. 100). Marche ou crève : les merdecins mirlitaires ou les officiers traquent les tire-au-flanc (S.R., p. 1074).

289). Quant à Sébastien, il rejette ce que l'on apprend à l'école du crime : il ne peut "*se faire à l'idée d'un homme courant sur la bouche d'un canon ou tendant sa poitrine aux baïonnettes, sans savoir ce qui le pousse*" (S.R., p. 1057), cette "*force aveugle*" qui se substitue "*à son intelligence, à sa sensibilité, à sa volonté*" (ibid., p.1064). La loi est "*inexorable, homicide,*" qui ne se contente pas d'"*armer les peuples entre eux*", mais fait "*se ruer l'un contre l'autre les enfants d'une même race, d'une même famille, d'un même ventre*" (C., p. 85). On se souvient de l'épisode — plus efficace qu'un discours contre la guerre — du baiser au Prussien tué (*Le Calvaire*, p. 99) : "*J'étreignis le cadavre du Prussien, le plantai tout droit contre moi ; et, collant mes lèvres sur ce visage sanglant, d'où pendaient de longues baves pourprées, éperdument, je l'embrassai !*" Remords d'avoir tué un inconnu que la méconnaissance et le mépris de l'autre — inculqués par la Société — transforment en ennemi : "*La plupart ignorent le peuple que nous allons combattre : j'entends des phrases comme celle-ci : C'est-y des Russes ou ben des Anglais qui nous en veulent ?*" (S.R., p. 1056). Voilà ce que c'est de changer trop souvent d'ennemi héréditaire.

On veut croire au pouvoir de la littérature et, en particulier à celui du roman, lorsque des œuvres, telles que *Bas les cœurs !* ou *Le Calvaire*, forcent le lecteur à réfléchir.

Claude HERZFELD
Université d'Angers

Signification des abréviations

C. : Octave Mirbeau, *Le Calvaire*, in *Les Romans autobiographiques*, Mercure de France, 1991.

S.R. : Octave Mirbeau, *Sébastien Roch*, in *Les Romans autobiographiques*, Mercure de France, 1991.

C.P. : Octave Mirbeau, *Combats politiques*, Librairie Séguier, 1990.

C.C. II : Octave Mirbeau, *Contes cruels*, tome II, Librairie Séguier, 1990.